

David Ruiz Martin

# Je suis un des leurs



David Ruiz Martin

Je suis un des leurs

© David Ruiz Martin, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-1664-3

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*On a tort de dire que le temps guérit tout : soudain, les vieilles plaies se font lancinantes et ne meurent plus qu'avec l'homme.*

Ilya Ehrenbourg

*Une partie du monde se moque de l'autre, et l'une et l'autre rient de leur folie commune.*

Baltasar Gracián

*Dans un certain sens, nous sommes tous meurtris, nous ne faisons que nous habituer à passer outre cette réalité trop délicate qui au quotidien ne peut être tolérée et qui, par conséquent, ne doit pas exister.*

Robert Walser

*Je me souviens de m'être regardé dans une glace et d'y avoir vu un étranger.*

Joe Brainard

*Pour ma mère... qui est partie bien trop tôt.*

# 1

20 juin 2010

Madrid.

Cinq heures du matin.

Malgré la crise qui traverse le pays, la capitale espagnole semble s'éveiller paisiblement d'une nuit agitée, telle un phare en pleine tempête. Quatre nettoyeurs dispersés sur la Puerta del Sol<sup>1</sup> aspergent les trottoirs à grands coups de jets, purifiant ainsi les rues maculées des saletés de la veille par quelques badauds enivrés, dont les dernières silhouettes disparaissent en harmonie avec l'aurore.

J'observais la scène depuis la fenêtre de ma chambre d'hôtel, qui dominait la vaste place. Il m'était impossible de pousser les portes du sommeil. J'aurais pu mettre la faute sur le décalage horaire, s'il avait seulement existé. Mais c'était autre chose qui me rongait l'esprit : l'inconnu, le vide étrange qui semblait se dessiner sous mes pas, puis le doute.

Qu'étais-je venu faire dans cette ville dont j'ignorais tout ? Et pour quelle raison absurde avais-je acquiescé à la requête de ce vieil homme ?

Quant à l'autre, cet Adrian, semblait prêt à me venir en aide, même si je me méfiais furieusement de cet inconnu apparu soudain à ma porte.

J'avais beaucoup cogité durant mon vol pour Madrid, afin de saisir la teneur des propos d'Horacio. Mon côté sombre me susurrail sans cesse que les paroles de ce vieux fou avaient fini par me transpercer d'un sentiment de pitié. La folie d'un vieillard parvenu au crépuscule de sa vie et ses délires nostalgiques, sans doute. Ou bien n'était-ce que les ultimes espoirs d'un

vieil homme fatigué ? De plus, j'étais certain de ne rien trouver sur cette gitane. Elle était sûrement morte, aujourd'hui. Mais une étrange intuition m'avait également accompagné ces derniers jours : un espoir.

J'en ignorais encore la teneur, mais j'avais pourtant la conviction que si mes recherches se révélaient fructueuses, la lumière serait faite sur nombre de mes questions.

De plus, mon emploi du temps, allégé pour cause de vacances forcées, me permettrait d'en profiter pour découvrir les secrets de cette ville qui, pour le vieil homme, semblait si lourde en souvenirs.

Dans quelques heures, l'effervescence de la capitale envahirait les nombreuses rues débouchant sur la place et je n'aurais alors d'autre choix que de me lever, me rafraîchir et entamer mes recherches, même si j'ignorais encore de quelle manière la retrouver...

5 semaines plus tôt...

Ma grand-mère, Inès Benitez, née Aguila, mourut le 15 mai, une semaine avant ses quatre-vingt-treize ans. C'était une femme froide qui avait grandi dans une Espagne au climat politique hostile qui avait précédé la guerre civile. Cependant, elle avait parfaitement assumé le rôle que toute grand-mère se devait de tenir, le jour où sa propre fille, à son tour, en avait engendré d'autres.

De jeune fille de la guerre, Inès était devenue femme, puis épouse, et enfin veuve d'un homme que je n'avais jamais connu et qu'elle ne semblait pas regretter outre mesure. Le souvenir de cet homme semblait éveiller chez elle une profonde rancœur. Son mari était décédé il y avait de cela plus de trente ans, m'avait un jour révélé ma mère, sans autres détails et évitant constamment le sujet.

Et c'est ce que j'avais cru jusqu'à ce jour...

Le jour de l'enterrement d'Inès, un soleil radieux me brûla la rétine, malgré mes lunettes noires dissimulant mes yeux. Je me déplaçai seul au volant de ma voiture, m'épargnant ainsi un fastidieux trajet en compagnie de ma mère, ou pire, de l'une de mes trois sœurs. Elles vivaient toutes quatre dans le canton de Neuchâtel, tout comme moi, mais la cérémonie d'adieu se déroulait à Nyon, ville où ma grand-mère avait vu défiler bien seule ses vingt dernières années.

Près d'une centaine de personnes, dont beaucoup m'étaient totalement inconnues, firent le déplacement. Amies d'Inès, contemporains, membres du club de cartes du jeudi après-midi et de plusieurs associations caritatives desquelles ma grand-mère fut membre.

Une fois la nef centrale traversée et parvenu au transept, près de l'autel où patientait le curé, je me tournai vers les premiers sièges. Un vieil homme avait pris place au premier rang, celui réservé pour les proches du défunt. Il semblait particulièrement ému. Or, son visage ne m'était pas familier. Je m'assis au bout de la même rangée et l'observai d'un œil discret. Mais d'une discrétion toute relative, car l'espace d'un instant, nos regards se croisèrent. Il semblait perdu, mais aussi, profondément mal à l'aise, entouré de tous ces gens qui semblaient négliger sa présence. Aussi, je décelai une certaine rancœur sur son visage.

— Isabel, qui est cet homme ? demandai-je à ma mère d'une voix distante.

Elle avait pris place à mes côtés, ses mains agrippées à un mouchoir imprégné de chagrin. Le décès de sa mère semblait l'accabler bien plus que moi. Je ne haïssais pas Inès, bien au contraire, elle s'était toujours montrée attentionnée (quoique légèrement moins envers moi qu'envers mes sœurs), mais je peinais souvent à ressentir l'émotion conforme à la situation. Un engourdissement émotionnel en quelque sorte, hérité de mon père, à coup sûr...

— Tu n'as pas à le savoir... me dit-elle entre deux sanglots étouffés.

La disparition soudaine de ma grand-mère en avait surpris plus d'un, elle qui avait toujours exhibé une santé de fer, jusqu'à son dernier souffle. Pour ma part, je gardais le souvenir d'une femme heureuse à première vue, solide comme le marbre, un peu rude parfois, mais profondément aimable. Et c'est ce souvenir-là que je conserverais.

— Je n'ai pas à le savoir... ? Et pourqu...

— Ça suffit Raúl ! objecta-t-elle tout bas, mais assez fort pour que les deux rangs arrières l'entendent.

Un reste de dignité me retint. Par respect pour ma grand-mère, j'attendrais la fin de la cérémonie pour relancer ma question. La réponse de ma mère m'avait laissé un goût amer dans la bouche, comme un mauvais repas à demi digéré.

Une fois dehors et la cérémonie achevée, je contemplai longuement l'entrée de l'église ainsi que tous ces inconnus qui en sortaient.

Comme il était étrange et écœurant d'observer leur attitude. Quelques proches ressortaient effondrés, alors que j'avais souvent eu la nette impression qu'ils ne se donnaient plus la peine de se déplacer plus de deux fois par an pour rendre visite et prendre des nouvelles. Certains effrontés en profitaient pour renouer contact avec d'autres, tout en sachant pertinemment qu'ils s'ignoreront à nouveau le lendemain, tandis que les derniers semblaient sortir tout droit d'une séance de cinéma : c'était tout juste s'ils n'avaient pas encore leur sachet de pop-corn dans les mains.

Ce spectacle me parut tristement désopilant et honteux à souhait. Paix à Inès.

Il s'en fallut de peu pour que je rate le vieil homme mystérieux. Il était sorti par je ne sais quel endroit et se dirigeait d'un pas lent mais impatient vers une voiture qui l'attendait non loin dans la rue adjacente. Il ne salua personne en partant, s'éclipsant telle une ombre. Seul un regard m'étant destiné me prouva qu'il était bien réel. Le vieil homme fit un bref signe de tête en ma direction, démontrant qu'il avait su déchiffrer mon regard interrogateur, puis me jaugea d'un œil préoccupé. L'accablement que je lus sur son visage était comme le vent qui nous enlaçait : ténu mais d'une certaine façon implacable. Nous nous contemplâmes un instant avec profondeur, puis, s'apprêtant à monter dans le véhicule, il détourna le regard, non sans avoir esquissé un léger sourire. Mais je devinai, derrière cette façade, une infinie tristesse.

— Isabel, qui était cet homme ? attaquaï-je à nouveau en m'approchant de ma mère.

Elle s'était installée sur un banc, apaisant ses nerfs et, comme trop souvent, escortée de mes demi-sœurs, ses gardes du corps émotionnels.

Dès l'instant où j'ouvris la bouche, quatre paires d'yeux me prirent pour cible. Elles fonctionnaient comme une meute de loups : prêtes à mordre au